

# Laïcité politique et droit des femmes

## Nadia GEERTS

Colloque : **Egalité, communautarisme, laïcité**  
Université populaire de Wallonie  
26 novembre 2009

Les grandes religions du livre semblent avoir en commun un parti pris d'essentialisation de la femme : toutes, elles attribuent aux femmes des caractéristiques naturelles, intrinsèques, auxquelles elles ne peuvent déroger sans faillir à leur rôle de femme.

Dans le judaïsme, pour les rabbins rédacteurs du Talmud, 9 malédictions frappent la femme depuis la chute du paradis terrestre :

- le sang des règles,
- celui de la virginité,
- la grossesse,
- l'accouchement,

mais aussi

- l'éducation des enfants,
- l'obligation d'avoir la tête couverte,
- celle d'avoir les oreilles percées,
- le manque de crédibilité de la femme entendue comme témoin
- la mort.

On ne s'étonnera dès lors pas de ce que les Juifs ultra-orthodoxes commencent leur prière par « *Loué soit Dieu de ne pas m'avoir créé femme* ».

La Genèse postule encore que « *la passion t'attirera vers ton époux, et lui te dominera* » (Genèse III, 16, La Bible du rabbinat)

La femme est donc vue comme étant par essence tentatrice et soumise, ou en tout cas à soumettre.

Qui plus est, des éléments circonstanciels de la vie des femmes à une certaine époque sont présentés comme des malédictions, les oreilles percées étant ainsi

assez comiquement mises sur un même pied que les menstruations, comme une caractéristique essentielle de la femme, à laquelle elle ne peut échapper.

Les fondateurs du christianisme ne font guère mieux en matière de femmes, puisque Saint-Paul écrit que « *le chef de tout homme, c'est le Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme* » (Épître aux Corinthiens, XI, 3). Et Tertullien après lui de s'exclamer : « *Ô femme, tu es la porte par où le démon est entré dans le monde* ».

L'islam apparaît finalement à cet égard comme relativement progressiste, puisqu'il tente de donner un statut, notamment juridique, aux femmes. Rien d'étonnant à cela, puisque le Coran, datant du VII<sup>e</sup> siècle après JC, est de loin le plus récent des trois textes sacrés.

Mais il ne faudrait pas pour autant présenter l'islam, sorti du contexte historique dans lequel il est apparu, comme un outil d'émancipation pour les femmes d'aujourd'hui. On y retrouve en effet la même essentialisation des différences, essentialisation qui fige l'homme et la femme dans des rôles stéréotypés.

Il faut lire à ce sujet Leïla Babès (Le voile démystifié) :

*« Aucune perversion, aucun crime sexuel (...) ne représente un tabou aussi fort que la transgression de la différence entre le masculin et le féminin. (...) le Prophète a maudit les femmes garçonnés et les hommes efféminés. C'est pourquoi aux différences biologiques entre l'homme et la femme doivent correspondre des différences de rôles et de fonctions, et par-dessus tout, une nette différenciation physique et vestimentaire ».*<sup>1</sup>

Les religions sont-elles alors intrinsèquement essentialisantes ?

Chaque religion a ses fondamentalistes et ses progressistes. Les uns veulent revenir aux fondamentaux du texte sacré considéré comme parole de vérité ; les autres considèrent le récit de la Création comme une parabole et tentent de décrypter l'intention, l'esprit plutôt que la lettre du texte. Ils se heurtent hélas alors au soupçon, si pas à l'opprobre, de la part des fondamentalistes, que ceux-ci soient d'ailleurs juifs, chrétiens ou musulmans.

---

<sup>1</sup> Leïla Babès, *Le voile démystifié*, Bayard, 2004, pp. 57-58

Ce qui me paraît en tout cas évident, c'est que tout discours essentialisant a quelque chose de religieux, au sens où il prétend transformer un donné culturel, des éléments circonstanciels qui ont figé l'homme et la femme dans des rôles stéréotypés, en caractères immuables, voulus par Dieu ou par la Nature – ce qui revient au même dans son principe. Caractères auxquels on ne peut déroger sans enfreindre une loi sacrée, celle de la différenciation sexuelle.

### **Femme et laïcité**

Prétendre que la laïcité a d'emblée coïncidé avec l'émancipation des femmes serait mentir. Et l'on trouve des socialistes, libre penseurs et progressistes, qui tiennent des discours dont les religieux les plus fondamentalistes n'auraient pas à rougir.

Il faut ainsi lire le « Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes » de Sylvain Maréchal, écrit en 1801 :

*« Il n'y a rien de plus laid au monde qu'un homme singeant la femme, si ce n'est une femme singeant l'homme ».*

*« La première leçon que reçoit une jeune fille est le premier pas qu'on l'oblige à faire pour s'éloigner de la nature ».*

La même nature exige que la femme tienne *« non pas un livre ou une plume, mais bien une quenouille ou un fuseau ».*

En effet, la nature et la société, selon Sylvain Maréchal, ont mis la femme sous tutelle *« pour son propre intérêt »*, pour préserver ses *« titres sublimes et touchants de bonne fille, bonne épouse et bonne mère ».*

Cependant, ce n'est qu'en sortant d'un cadre d'explication du monde strictement religieux que les humains ont pu élaborer peu à peu un discours émancipateur pour les femmes. Pour que naisse le féminisme, il fallait en effet que le texte sacré cesse de revêtir un statut normatif ; il fallait qu'il soit contextualisable, interprétable, voire qu'il cesse d'être l'alpha et l'oméga de la condition de l'homme et de la femme.

La laïcisation de la société est donc une condition si pas suffisante, à tout le moins nécessaire à l'émergence de revendications féministes.

Pour qu'émerge la notion de laïcité, ne serait-ce qu'en tant que séparation du temporel et du spirituel, il a fallu admettre que le religieux n'était pas tout. Qu'il y avait, à côté de lui et non pas au-dessous, une place pour l'homme. Que l'homme, donc, était quelque chose qui méritait qu'on s'en souciât, et pas seulement pour assurer l' « après », l'au-delà.

D'un religieux englobant, unique détenteur de sens et grand ordonnateur de la vie, on est donc passé à un religieux contenu, circonscrit, à son tour de plus en plus englobé dans une vision humaniste : ce qui comptait, désormais, ce n'était plus de satisfaire les exigences d'un Dieu vengeur pour mériter son au-delà, mais de construire sa vie, de s'épanouir ici-bas.

C'est ainsi que l'homme devint progressivement la mesure de toute chose. Un être doué de raison, et en cela digne de confiance, malgré ses turpitudes, ses faiblesses et ses coups de folie.

Et la femme suivit.

**"Les plus grands progrès accomplis ces dernières années l'ont tous été grâce à l'audacieuse déconstruction du concept de nature"** (Elisabeth Badinter)

Ce qui est en question, finalement, au-delà de la femme, c'est le statut de l'homme – l'être humain s'entend – et le rapport qu'il doit entretenir avec la nature.

La grandeur de l'homme réside-t-elle dans son appartenance au règne animal ou à une quelconque nature perçue comme détentrice et dispensatrice de sens, ou encore dans son statut de « créature », émanation de la volonté divine, ou au contraire, comme le veut une perspective humaniste, dans sa capacité à s'extraire de la nature dont il est issu pour se construire en tant qu'individu autant que possible libre, doué de conscience et de raison ?

Ces derniers siècles, depuis les Lumières, ont privilégié la seconde option. Ils se sont hélas toujours heurtés à ceux qui, en vertu de considérations religieuses, considéraient que tout processus d'émancipation des lois naturelles revêtait un caractère ni plus ni moins que sacrilège.

C'est ainsi que les religions ont sans doute toujours contribué, en venant se greffer sur une culture préexistante, à sédimenter les rôles et prérogatives de chaque sexe.

En entretenant l'idée que chaque sexe avait par nature une fonction particulière, non seulement dans la reproduction, mais aussi dans toute l'organisation sociale, elles ont été et continuent à être de redoutables obstacles au changement, et ce grâce à une « vertu » typiquement judéo-chrétienne : la culpabilité. Grâce à elle, le système se reproduit lui-même, et si « sois un homme » constitue une injonction au courage, à la hardiesse, à la résistance à la douleur, etc., « sois une femme » charrie encore avec elle des vertus sociales de douceur, de retenue, d'écoute et d'empathie.

Les mises en cause, ces dernière années, de la mixité, constituent autant d'injonctions faites aux femmes : si l'on interdit aux fillettes la participation à un voyage scolaire, si l'on revendique des tranches horaires réservées aux femmes dans les piscines communales, si certains, qu'ils soient d'ailleurs musulmans ou juifs orthodoxes, refusent de participer à des compétitions sportives mixtes, c'est bien sûr parce que cela ne siérait pas à la décence, mais cela se traduit toujours d'abord par une limitation de la liberté des femmes.

Ce n'est pas aux hommes, en effet, que l'on demandera de ne pas tenter la femelle concupiscente qui sommeille en chacune de nous par une tenue affriolante.

Lorsque des Juifs orthodoxes de Montréal sont offusqués parce que les vitres d'une salle de sport leur permettent de voir des femmes en tenue sportive, ce ne sont pas leurs regards qu'ils détournent, mais les vitres qu'ils font occulter.

### ***Quel féminisme pour demain ?***

L'amélioration du statut de la femme passe nécessairement par une acceptation, par les hommes et par les femmes, de ce que le sexe n'est pas tout, qu'on est un être humain avant que d'être homme ou femme et que dès lors, nulle tâche ne nous est assignée par « nature ».

Il ne s'agit pas ici pour moi de nier l'existence de caractéristiques biologiques, anatomiques, voire psychologiques propres à chaque sexe, mais d'attirer l'attention, si l'on veut étendre le champ de la liberté individuelle plutôt que le réduire, sur la nécessité de s'interdire de passer d'un discours descriptif, qui se borne à constater des tendances générales propres à chacun des deux sexes, à un discours normatif qui impose à chacun et à chacune de se conformer à la prétendue loi de l'espèce : ce que Philippe Val appelle la « traduction des instincts en lois, en mœurs et en morale ».

La tentation est grande, en effet, de passer du simple constat – par ailleurs discutable – que les femmes ont, par exemple, généralement « l'instinct » maternel, au décret : « toute femme doit avoir l'instinct maternel ». Il ne faudrait pas, en effet, que notre liberté d'humains se voie d'une quelconque manière limitée par le sexe dont nous sommes pourvus. Avant que d'être femme, je suis homme – être humain, s'entend, c'est-à-dire qu'il m'est possible d'échapper à la nature, à *ma* nature, à la différence de l'animal qui y est à jamais inscrit.

Le féminisme, dans son essence, n'est pas la conquête des droits et prérogatives jusque là détenus par la gent masculine : c'est la revendication des mêmes droits pour tous, qu'on soit homme ou femme. Autrement dit, c'est l'affirmation que le sexe n'est rien, ou si peu, dans ce qui fait l'homme – ou la femme. Le féminisme est un humanisme, au sens où il met l'humain au centre, et non le sexe. Il ne s'agit pas pour les femmes de vouloir être « comme les hommes (mâles) », mais de vouloir être reconnues comme étant « des hommes (humains) » à part entière.

À l'opposé, les grandes religions du Livre se fondent sur une optique différentialiste, figeant par-là même les hommes et les femmes dans des fonctions biologiques, mais aussi dans des vertus spécifiques. Seule la laïcité a pu faire émerger progressivement – car les humanistes, on l'a vu, n'ont pas toujours été des féministes, loin s'en faut ! – l'idée que notre sexe biologique ne pouvait pas nous déterminer au-delà de ce que nous en reprenions nous-mêmes. Que nulle loi, nulle genèse, nul devoir moral ne nous imposait de placer notre sexe au-dessus de notre être. Un être humain, tout simplement.

C'est ainsi qu' Henri Pena-Ruiz peut écrire, parlant de la laïcité, qu'il s'agit d'un « (...) principe d'émancipation qui fait qu'on dispose de références identitaires librement choisies, et non qu'on leur soit d'emblée aliéné : c'est tout un idéal qui retentit dans le mot laïcité » (Henri Pena-Ruiz, *Qu'est-ce que la laïcité*).

Aujourd'hui comme hier, des mouvements religieux prétendument féministes – catholiques ou islamiques notamment – travestissent leur profond sexisme en culte de la complémentarité. Caricaturant les féministes en négateurs de la différence, ils feignent d'ignorer qu'il ne s'agit que de les relativiser en les subsumant sous une appartenance commune à l'humanité.

Et on s'en doute, c'est au nom de cette complémentarité voulue par Dieu qu'il est chaudement recommandé aux femmes de renoncer à toute velléité d'épanouissement individuel pour mettre la famille au-dessus de tout.

Face à ce discours différentialiste mortifère, qui ne fait l'éloge des femmes que pour mieux brider leurs aspirations légitimes, il importe de rappeler que seul l'humanisme laïque est susceptible de faire en sorte qu'un jour, partout dans le monde, la femme soit un homme comme un autre.

« *On ne naît pas femme, on le devient* » disait Simone De Beauvoir. On le devient en effet, non par une fatalité hormonale, non par un appel irrésistible de la Nature, non par l'obéissance scrupuleuse à des rites, codes et interdits, mais parce qu'on l'a voulu, et autant qu'on l'a voulu.

Je crains qu'il faille, dans cette voie, lutter encore et toujours contre un obscurantisme religieux qui n'a pas dit son dernier mot.